



mONTPELLIER 2020

La lettre de Sursaut

Mai-bis 2020, n°87

Le besoin de donner du sens à la vie



Oiseau retournant au nid, Georges BRAQUE

Notre numéro double d'Avril a connu un retour très positif de nos lecteurs. Nous avons donc décidé de doubler à nouveau notre Lettre en Mai à partir des nombreux textes, reportages ou articles que nous avons continué à échanger pendant cette première quinzaine du mois. Nous vous en proposons quelques extraits ou commentaires.

Après une première période occupée médiatiquement essentiellement par les professionnels de la santé et les experts scientifiques, a succédé une seconde laissant beaucoup plus de place à des réflexions plus distanciées des préoccupations pandémiques immédiates. Elles s'avèrent d'autant plus nécessaires que chacun a bien conscience que la mise entre parenthèses de nos vies devait être obligatoirement limitée pour éviter une asphyxie économique et sociale qui serait encore plus mortelle que la Covid 19. Nous ne pouvons rester confinés éternellement : il nous faut impérativement retrouver le dehors et inventer de nouveaux modes, au moins provisoires, de vivre ensemble. A l'approche de cette échéance, les critiques réabondent sur ce qui a été fait ou pas fait en même temps que les invocations de ce qui aurait pu se faire, ou de ce qui se fait ailleurs, fatalement toujours mieux. En arrière-fond nous retrouvons, finalement, le bon vieux réflexe humain qui consiste à rechercher une cause à tout ce qui arrive et ainsi conjurer la confrontation nue au destin fatal de l'homme qui le met face à une impuissance fondamentale. Nous

devons trouver à tout prix un responsable au mal sournois et invisible que représente le coronavirus. Nous pourrions ainsi décharger sur lui tous les malheurs qui nous accablent à l'image de la fonction de l'antique bouc émissaire. En contrepartie on nous propose quelques figures de héros incarnés successivement par des soignants magnifiés en héros, par quelques figures médiatiques éphémères et surtout par le graal absolu que constitueraient le médicament et, à plus forte raison, le vaccin nous procurant une innocuité retrouvée. Tout cela, finalement, a quelque chose de profondément humain.



Ulysse et les sirènes, Bernard BUFFET

L'homme, depuis ses origines, a toujours essayé de donner un sens à ce qui lui arrivait. C'est probablement ce qui le distingue des autres êtres ou organismes vivants, ce que les philosophes ont appelé « la conscience ». La confrontation aux catastrophes naturelles et aux deuils l'a amené à chercher un principe premier qui serait acteur du monde et de ses aléas. Tout phénomène naturel se trouvait personnifié. Lorsqu'il y avait de l'orage, les grecs disaient : « Zeus tonne ». Le confinement a pu permettre à certains de relire *l'Odyssée* (œuvre à laquelle la 5 a consacré de remarquables documentaires de Sylvain Tesson). On s'aperçoit que tous les malheurs qui accablent Ulysse sont dus aux querelles qui agitent les habitants du Panthéon grec.

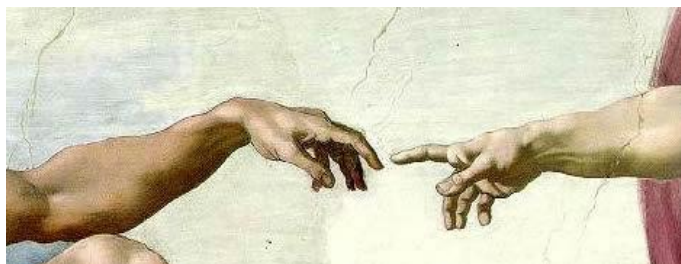
L'homme a ainsi créé des dieux, multiples d'abord puis progressivement uniques. Il leur a opposé des principes complémentaires à leur toute-puissance, nécessaires pour expliquer les imperfections du monde et des hommes. Ils peuvent s'appeler : diable et bon dieu, « hate » et « love », « yin » et « yang », etc. L'homme s'est ainsi construit des croyances et des idéologies car tout lui paraissait préférable au non-sens d'un univers qui serait totalement absurde. Aujourd'hui encore, dans un Occident pourtant devenu largement agnostique, nous essayons de nous réassurer en nous persuadant qu'il y a une puissance cachée derrière ce qui nous arrive avec le coronavirus : laboratoire chinois malveillant ou défectueux, complot du grand Capital, ou même simple « patient zéro ». Imaginer une force malfaisante reste, pour nous, préférable à l'affrontement nu à un événement fatal tombant sur nous aussi implacablement que les cataclysmes, ouragans, cyclones, tempêtes, séismes, éruptions volcaniques.

Nos sociétés, en fait, se sont terriblement fragilisées en se privant de la possibilité d'un recours à des puissances supérieures. Les religions ont perdu leur emprise dans nos démocraties occidentales. L'humanisme qui les prolongeait s'est irrémédiablement effondré avec la découverte des camps d'extermination nazis. Les idéologies qui en avaient pris le relais se sont effondrées avec le mur de Berlin et la découverte de la réalité des démocraties dites « socialistes ». Nos sociétés ont été abandonnées à l'emprise d'un nouveau capitalisme désormais appelé néo-libéral. Son impuissance face au surgissement du coronavirus nous montre ses limites et son incapacité à fournir une quelconque substitution aux croyances anciennes. Elles avaient toutes une fonction de lien (c'est le sens étymologique que l'on accorde le plus généralement au mot « religion »). Le capitalisme néo-libéral se fonde à l'inverse sur la promotion d'un individu coupé des autres.

Avec la disparition des religions, l'homme a également perdu le sens de la mort. Elle est devenue un fait inacceptable pour nos sociétés attirées par la production infinie de biens et hantées par les hécatombes des guerres mondiales, des génocides des camps et des conflits civils. Les progrès techniques

permettent d'entretenir la promesse illusoire de vies, libérées de toute pathologie, ouvertes à une quasi éternité. Du même coup, la mort nous est devenue haïssable et indigne. Nous avons perdu le contact avec elle comme fidèle et inséparable compagne de notre vie. A chaque fois qu'il y a un mort nous cherchons un meurtrier.

Privés de la possibilité à recourir à des explications par des systèmes supérieurs (religion, philosophie, sagesse ...), nous nous trouvons contraints, à chaque confrontation à la mort ou au risque de mort, à nous inventer des complots cachés. Nous préférons nous persécuter que de nous déprimer. Ne pouvant plus désormais donner sens, nous nous contentons de rechercher des causes. C'est ainsi que nous succombons facilement à la dangereuse paresse de les chercher chez l'autre, de préférence proche. Les français aiment bien, paraît-il, cultiver cet art, leurs responsables politiques constituant la cible favorite de leurs plaintes. Plus gravement, ils peuvent être également nos proches. Le confinement a amené un doublement des plaintes pour violences familiales. Les appels au 119 pour enfance en danger avaient bondi de 89% lors de la troisième semaine de ce même mois.



MICHEL -ANGE, *Chapelle Sixtine*

Les croyances construites par l'homme avaient une double fonction. D'une part elles donnaient un sens à la vie de l'homme sur la planète. D'autres part elles créaient un collectif de lien entre les humains et entre les humains et la nature. L'homme a toujours tiré sa vie de l'exploitation de ce qui l'entoure. Pendant longtemps, ne serait-ce qu'en raison de son faible poids démographique, il a su préserver un équilibre entre lui et la nature. La naissance et le développement des sociétés industrielles puis technocratiques ont amené une très forte progression démographique et l'homme a cru qu'il pouvait tuer et piller sans limite les autres principes vivants ou matériels.

Le coronavirus nous confronte à une évidence : notre vie ne doit pas et ne peut pas se faire contre les autres. Elle ne peut se développer qu'avec les autres, fussent-ils microscopiques. Toutes les vies sont fragiles et se soutiennent les unes par les autres. Elles demandent donc respect.

Le coronavirus nous apprend également qu'une vie ne peut se réduire à ses aspects biologiques. Elle est tout autant affective et sociale. Nous avons réuni dans ce numéro des textes variés. Ils éclairent tous un au-delà de la simple gestion politique ou médicale de la pandémie. Le philosophe italien, Giorgio Agamben nous rappelle que « *celui qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui* ». C'est ce décalage qui fait de nous des êtres pensants, agissants et aimants.

« L'après », Gérard DORIVAL

J'ai pu lire bon nombre de tribunes de grandes plumes qui visaient, à la « faveur » de la crise sanitaire, à saisir l'opportunité ainsi offerte de réformer en profondeur notre société et son support économique, le capitalisme et sa déclinaison moderne, le néolibéralisme.

L'intention, très opportune, brillamment argumentée, est évidemment pertinente et louable mais les incantations ne suffiront pas, de mon point de vue, à construire un nouveau modèle alternatif solide, structuré et bénéficiant de l'adhésion des acteurs et avant tout du peuple, dans un cadre désormais mondialisé : un projet de société exige une mobilisation générale, au-delà d'une « avant-garde », aussi éclairée soit -elle.

Les partis de gauche et du centre (pas tous) et écologiste ont heureusement engagé en France cette démarche qui se heurte, semble-t-il, à des rivalités de leadership dont nous ne pouvons que souhaiter qu'elles soient enfin dépassées.

La politique publique devra impérativement opérer drastiquement de nouveaux choix : les productions non carbonées, la santé, l'innovation, l'école, les rénovations thermiques : quel pouvoir fort pourrait le faire, avec le soutien d'une opinion qui reste, quoiqu'on dise, à conquérir ?

Le politique, investi démocratiquement, ne devrait plus disparaître derrière la « science », éclatée entre multiples obédiences contradictoires. Une démocratie républicaine est à ce prix.



Dessin de TORONDEL

La technocratie qui sévit depuis longtemps s'est développée de façon envahissante, accrue par le numérique dont il faudra mesurer les bienfaits mais aussi les effets pervers. La mondialisation est rejetée. Le repli sur soi et le nationalisme aussi, ce qui est paradoxal, avec cependant une déclinaison d'opportunité à partir de la question des relocalisations, en particulier des industries pharmaceutiques, ce qui est vital. Les circuits courts sont plébiscités mais ne couvrent pas l'ensemble du champ de la grande distribution dont les prix restent sciemment compétitifs. Les accords commerciaux internationaux doivent être revisités. Les exportateurs français, singulièrement du monde agricole, doivent cependant être confortés. Il ne faut pas jeter « le bébé avec l'eau du bain ». La perception de l'Europe est trouble, malgré la contribution de la BCE, et pourtant l'échelle me semble en adéquation avec les enjeux planétaires. La solidarité intra européenne serait de nature à lui conférer un nouveau souffle.

Nous ne sommes pas par ailleurs à l'abri de l'inflation qui serait ravageuse pour les plus modestes. Les europhobes pronostiquent un éclatement de la zone euro et le retour aux monnaies nationales, ce qui se traduirait en France par une forte dévaluation. L'inévitable récession devra conduire à un partage du fardeau par tous. Les plus riches devront acquitter l'impôt, notamment l'ISF, renoncer à une partie des dividendes et ne bénéficier en aucun cas d'aides d'Etat lorsqu'une implantation dans un paradis fiscal est décelée. Les compagnies d'assurance, bénéficiaires de la période, doivent également contribuer, sans retenue. Les classes moyennes et les retraités les moins « nécessaires » ne peuvent pas prétendre ne pas participer à l'effort national. Regarder son nombril alors que le chômage aura explosé ainsi que le nombre de faillites, serait pitoyable. Le « revenu universel » pourrait être tenté dans un cadre non inflationniste.

L'utracrépidarianisme (« je sais tout sur tout ») a causé d'énormes dégâts, en contradiction des communications sensées. Des levées de bouclier, fondées sur le déni, vont s'exprimer de façon véhémement. Le conglomérat des « gilets jaunes », avec leur nouveau gourou, le Professeur Raoult, qui ne sollicitait probablement pas cette posture vont alimenter, outre le dédagisme, la quête de primes et d'indemnités. Certains syndicats ne seront pas en reste. Il est vrai que l'Etat a beaucoup consenti, creusant une dette considérable, et que tout un chacun s'autorise à penser que le guichet est illimité, ce qui est évidemment fallacieux. Le déni « comptable » (vocabulaire prononcé avec mépris) est irresponsable, les équilibres budgétaires ne pouvant être niés d'un revers de main.

Le complotisme sévit dans les périodes troublées. Les personnes crédules sont d'autant plus touchées qu'elles sont à la recherche de repères que la vie sociétale, les croyances traditionnelles et la religion ont mis en doute. Beaucoup d'incompréhension et de désarroi en résulte. La main invisible est l'explication à la fois la plus fausse mais malheureusement la plus crédible. Les collapsologues sont à l'affut pour instiller la certitude, anxiogène à souhait, de la fin du monde. S'agissant des libertés, les chevaliers vigilants de leur défense, obsessionnellement sourcilieux, font l'impasse sur les impératifs sécuritaire et sanitaire de nature en enrayer le fléau de la pandémie, alors que souvent les dispositifs, dans le temps comme dans l'espace, sont sans commune mesure, et très en deçà, avec ce qu'ils dénoncent avec une vigueur outragée très exagérée.

Nous sommes déjà tous connectés via notre ordinateur, notre téléphone, notre iPhone : le tracing nous concerne tous depuis longtemps (Apple, Google, Microsoft, Facebook, Twitter, Whats'ap, Viber, Messenger, Instagram, j'en oublie) pour le meilleur et pour le pire. La situation est loin d'être nouvellement liberticide ! C'est déjà le cas !



Photomontage

L'« après » pourrait cependant donner lieu, sinon à une révolution globale, à des avancées non négligeables dans bien des secteurs. La préoccupation écologique mûrit beaucoup et l'appel du Medef à s'affranchir des contraintes environnementales apparaît calamiteux et à contrecourant. L'atténuation de la pollution, la réapparition de la faune, des espèces animales, dont les oiseaux, sont saluées comme des bienfaits. L'écologie ne fait cependant pas l'unanimité. Elle peut ne pas nous rassembler mais nous diviser, apparaissant comme une opportunité pour les uns et comme un luxe, voire un fardeau pour les autres.

Dans la continuité, le développement de la pratique du vélo à partir de réseaux rénovés de pistes cyclables semble porté par une trajectoire vertueuse et novatrice. Le forcing des marques automobiles et des concessionnaires, portés par une publicité télévisuelle agressive, fera feu de tout bois cependant pour reprendre le dessus. Les automobilistes eux-mêmes, dont certains, au mépris de toute considération environnementale, commencent à faire du vélo-bashing.

L'organisation de la technostructure et de la vie associative va désormais promouvoir les vidéo-conférences à distance, de préférence aux réunions classiques chronophages et couteuses en déplacements. Les participants y gagneront en confort sinon en convivialité. Dans le même ordre d'idées, le télétravail offre de formidables opportunités. Le confinement aura modifié l'approche de l'école. Les parents, à l'« œuvre » pédagogiquement, ont pu mesurer la difficulté de l'enseignement et ont fait preuve d'une considération accrue à l'égard des maitres. La relation parents-enfants a pu, en proximité, donner lieu à une présence temporelle accrue et une qualité de dialogue nouvelle, pour les plus privilégiés d'entre eux, nombre de catégories sociales restant à l'écart.

Les liens citoyens pourraient connaître un regain participatif et faire vivre une démocratie de proximité. Jamais les actions de solidarité envers les fragiles, les démunis, les migrants, n'auront autant été développées. Le bénévolat est grandi, ce qui laisse espérer une vie citoyenne accrue. A l'opposé, les égoïsmes individuels et corporatistes, les vulgarités et les partis pris outrageusement sectaires sont légion

et tirent notre nation vers le bas. Les français cherchent souvent à coller à leur propre caricature, ce qui n'est pas à leur avantage. Notre président du foot, Laurent Nicollin, a fait preuve d'une dignité remarquable, au contraire de ses homologues pataugeant dans le fric et la démagogie populiste. Les professions de santé, sont saluées à juste titre mais les « premiers de corvée », indispensables devraient, en toute justice et équité, être revalorisés

La relation avec les élus auparavant victimes du dénigrement des tenants de la démocratie directe et de l'antiparlementarisme ambiant, ont bénéficié, par leur proximité quotidienne, d'un regard différent, même si certains ont sacrifié à une démagogie et un populisme, caressant la population dans le sens du poil pour dénoncer les mesures coercitives. L'heure d'une décentralisation accrue pourrait être opportune. La relation des citoyens (et des élus) avec l'Etat est ambivalente. On attend tout de lui, y compris et surtout financièrement (les collectivités sont toutes en grande partie dépendantes de fortes contributions de l'Etat, ce qui constitue une anomalie institutionnelle) et on ne cesse de le vilipender comme bouc émissaire permanent. Une responsabilisation générale ferait assumer chacun à son niveau et ferait respirer une démocratie aujourd'hui trop verticale. Les services publics, rendus exsangues devraient être réhabilités et surtout l'hôpital, victime d'une recherche de rentabilité totalement étrangère à sa vocation.

Le gouvernement en est loin, malgré une gestion de la crise largement au niveau de celles des pays européens comparables. Lesté par l'affaire des masques, aux invraisemblables rebondissements, il traînait initialement comme un boulet le long épisode des « gilets jaunes » et surtout la méthode calamiteuse employée pour la réforme des retraites (réforme à laquelle il faudra cependant s'atteler à court ou moyen terme). Des interpellations parlementaires, à caractère politique, sont déjà engagées ainsi que des citations judiciaires : il est à espérer que l'exemplarité autoproclamée des « procureurs » sera à la hauteur, face à la culpabilité présumée des accusés. La « curée » est « en marche » ! L'indignité de certains slogans et de certaines banderoles fait hélas mouche mais les propositions sont d'une pauvreté médiocre.

Notre regard et notre attention devraient dépasser la petite lorgnette franco-française. Une famine arrive sur plusieurs continents qui réclamera de lourds investissements financiers et humains : serons-nous à la hauteur ? Cette période aura révélé des contradictions nouvelles dans nombre de domaines. L'écheveau complexe devra être démêlé au-delà des approches simplistes et partisans. Toutes ces heureuses tendances perdureront-elles ou seront-elles broyées par un monde ancien revanchard ?

"S'ils restent trop longtemps éloignés de l'école, certains élèves ne s'en remettront pas", Iannis RODER



Dessin de NA

Nous devons recevoir Iannis Roder à notre soirée *Controverses* du 24 avril. Le coronavirus en a décidé autrement. Iannis Roder est professeur d'histoire-géographie dans un collège à Saint-Denis, responsable des formations au mémorial de la Shoah et directeur de l'Observatoire de l'éducation de la Fondation Jean-Jaurès. Il a été interrogé dans de nombreux médias écrits, radios ou télévisions à propos du

déconfinement scolaire. Pour lui, les préoccupations sanitaires ont occulté bien d'autres enjeux cruciaux. Son témoignage est important : c'est pour cette raison que nous avons retranscrit l'intégralité de l'entretien qu'il a donné à *L'Express* le 12 mai 2020.

-Vous faites partie de ceux qui ont milité pour une réouverture rapide des écoles... Pourquoi y a-t-il urgence selon vous ?

-Le risque sanitaire inhérent à cette reprise doit être pris au sérieux, il ne s'agit pas de le banaliser. Tout doit être mis en œuvre pour préserver la santé de tous, à l'heure où l'on commence à rouvrir les établissements scolaires. Mais en focalisant le débat sur les risques liés au virus, on a occulté une autre urgence : le danger que courent les enfants et adolescents des quartiers prioritaires depuis le début du confinement. Certains ont totalement disparu de nos radars depuis le 17 mars dernier. Nous n'avons plus aucun contact avec eux, rien. Et, pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Alors, la reprise en septembre seulement que prônent certains, je veux bien, mais il faut prendre en compte tous les aspects du problème !

-Vous craignez des retards importants sur le plan pédagogique...

-J'entends parfois dire "qu'est-ce que quelques mois dans une scolarité ? Ce n'est pas très grave..." Bien sûr que si, c'est grave ! Ne nous leurrions pas. Pour certains, le retard pris ne se rattrapera jamais. L'image d'Epinal des parents et des enfants qui prennent le petit-déjeuner tous ensemble, avant que chacun se mette à son télétravail ou à ses devoirs, cela n'existe que dans les beaux quartiers. Les jeunes, qui ont la chance de bénéficier d'un capital culturel important, ont continué à avancer. Pendant ce temps-là, mes élèves, dont le bagage est assez faible, sont eux à l'arrêt pour la plupart. Dans ma classe, je n'ai que six élèves qui suivent mes cours en visioconférence. Certains ont des problèmes de matériel informatique ou de connexion mais ce n'est pas le principal écueil. Le plus grave est l'absence de cadre contraint. Il m'arrive parfois d'envoyer un message WhatsApp ou d'appeler des élèves dont je suis sans nouvelles. Ils me répondent à 15 heures et me disent qu'ils viennent de se lever.

-Selon vous, vos élèves subissent une double injustice. Laquelle ?

-Ceux dont on parle ont bien souvent des parents qui ont assuré en première ligne, au plus fort de la crise. Transporteurs, chauffeurs, livreurs, caissières... Pendant qu'ils étaient sur le terrain pour nous aider à continuer à vivre, leurs enfants, eux, étaient tout seuls à la maison. Livrés à eux-mêmes ou obligés de s'occuper de leurs petits frères et sœurs au détriment de leur scolarité. Leurs parents ont pris et continuent à prendre des risques pour la collectivité. On leur doit beaucoup. Ce serait bien de ne pas oublier leurs enfants !

-En même temps, les sondages montrent que les familles les plus socialement en difficulté sont aussi les plus réticentes à cette reprise...

-Sans doute parce que celles-ci ont justement été en contact direct avec la menace ces dernières semaines. Elles se disent qu'il est plus simple de maintenir leurs enfants à la maison et qu'ils y seront plus en sécurité. Le discours extrêmement anxiogène des médias et des chaînes infos y est certainement pour beaucoup. Les pères et les mères éloignés du télétravail sont aussi moins susceptibles d'être soulagés par le retour en classe de leurs enfants. Et puis tout le monde n'a pas conscience des dégâts qu'entraîne cette déscolarisation. Je pense qu'il aurait fallu être plus volontariste et ne pas soumettre le retour à l'école au volontariat des parents... même si je suis bien conscient du risque d'engorgement que cela provoquerait et de la complexité de la tâche sur le plan sanitaire.

-Outre la stagnation des apprentissages, quels sont les autres effets pervers de cet éloignement de l'école ?

-Certaines conséquences sociales sont dramatiques. La cantine est le seul repas équilibré de la journée pour les gamins mal nourris. En dehors de l'école, 80 ou 90 centimes pour s'alimenter correctement, c'est impossible. Financièrement, c'est une charge supplémentaire pour ces foyers, qui n'y arrivent plus. Sans parler des enfants victimes de violences intrafamiliales. Sans aller forcément jusque-là, l'école est aussi une respiration, un moyen de s'évader de certaines normes et de s'ouvrir à un univers différent. Les éducateurs, avec qui je suis en contact régulier, me font part de leur inquiétude. L'une d'elles me disait encore récemment : "Je ne sais pas si les gens se rendent compte de la catastrophe que ça représente." Un collègue, prof de français, me confiait également que le fait de penser à tous ses élèves en perdition l'empêchait de dormir. Ça peut paraître excessif... Mais travailler dans un collège en zone prioritaire

pendant vingt ans est la marque d'un engagement. Je reste persuadé que l'école a un rôle politique et social à jouer dans notre société.

Echos de l'Italie : « *Notre prochain a été aboli* », Giorgio AGAMBEN

Un reportage de l'émission *Envoyé Spécial* sur France 2 diffusé le jeudi 14 mai relatait la façon inquiétante dont 72% d'italiens semblaient bien vivre la dénonciation des « mauvais comportements ». Ils y voyaient même une forme de patriotisme.

Giorgio AGAMBEN est un important philosophe italien. Le troisième tome de son ouvrage le plus connu, *Homo sacer* (« L'homme sacré »), s'intitule : *Ce qui reste d'Auschwitz. « Celui qui appartient véritablement à son temps, a-t-il rappelé dans *Nudités, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui* ». Ses analyses sur le coronavirus sont, à ce titre-là, d'autant plus intéressantes bien au-delà de la seule Italie. Le site des éditions *Quodlibet* (« ce qu'il te plait ») ont publié quelques textes successifs au fur et à mesure de la progression de la pandémie en Italie. Les traductions sont de Florence Balique.*



Cathédrale de Séville La Peste (visitarsevilla.com)

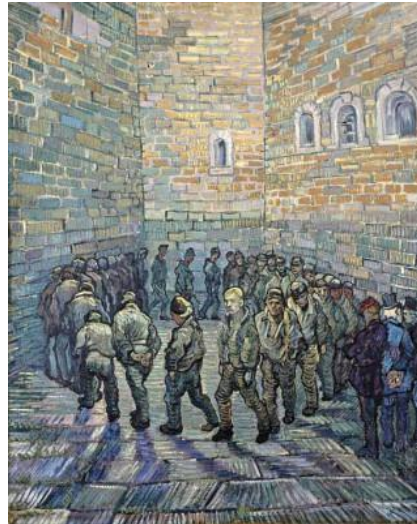
Contagion (11 mars 2020) : « *L'untore ! haro ! haro ! haro sur l'untore !* » (Alessandro Manzoni, *Les Fiancés*)

« *L'une des conséquences les plus inhumaines de la panique que l'on cherche par tous les moyens à répandre en Italie à l'occasion de l'« épidémie » de coronavirus est dans l'idée même de contagion, qui est à la base des exceptionnelles mesures d'urgence adoptées par le gouvernement* ». L'appel à la dénonciation en cours en Italie rappelle celui du gouverneur de Milan en 1576. Il accordait même une récompense de 500 écus à tous ceux qui révélaient les *untore*. Les dispositifs liés au coronavirus « *transforment de fait chaque individu en un potentiel untore* ». Le climat de défiance qui a résulté de la pandémie a amené une « *dégradation des rapports entre les hommes* » où, même les personnes les plus chères ne peuvent être ni touchées, ni approchées : « *notre prochain a été aboli* ». Le gouvernement voit en même temps l'accomplissement d'un de ses vœux les plus chers : « *qu'on ferme une fois pour toutes les universités et les écoles, que l'on fasse des cours seulement en ligne, qu'on cesse de se réunir et de parler pour des raisons politiques ou culturelles et qu'on échange seulement des messages numériques, que, partout où cela est possible, les machines se substituent à tout contact – à toute contagion – entre les êtres humains* ».

Phase 2 (20 avril 2020) : « *le retour à la normalité, prédit Agamben, sera encore pire que ce que nous avons vécu jusqu'à présent* ». Il en dénonce deux particulièrement : « *deux points parmi ceux qui se préparent sont particulièrement odieux et en violation flagrante des principes de la constitution : la possibilité de se déplacer limitée par tranches d'âge ... et la cartographie sérologique obligatoire pour toute la population* ». On ne peut accepter une disposition qui crée « *des citoyens de série b* » alors que tous sont égaux devant la loi. Par ailleurs les limitations concernant les distances à maintenir et les interdictions de rencontre rendent impossibles toute vraie activité politique.

Sur le vrai et sur le faux (28 avril 2020))

Le coronavirus a entraîné une « limitation d'un droit humain qui n'est établi dans aucune constitution : le droit à la vérité, le besoin d'une parole vraie ». Agamben dénonce « une gigantesque opération de falsification de la vérité. Si les hommes consentent à limiter leur liberté personnelle, cela advient, en effet, parce qu'ils acceptent sans les soumettre à aucune vérification les données et les avis que les médias fournissent ». Il est indispensable « que chacun passât tout ce qui lui est proposé au crible d'une vérification au moins élémentaire ».



Vincent VAN GOGH, *La Ronde des prisonniers*, à partir d'une gravure de Gustave Doré.

Les données de l'épidémie sont fournies d'une façon générique et sans aucun critère de scientificité : « donner un nombre de décès sans le mettre en relation avec la mortalité annuelle de la même période et sans spécifier la cause effective de la mort n'a aucune signification ». C'est exactement ce qu'on continue chaque jour à faire sans que cela semble poser problème. Il existe pourtant des documents permettant d'accéder à des informations plus fiables comme ceux de l'ISTAT montrant, par exemple, que le nombre de décès par Covid-19 s'avère inférieur à celui des décès par maladies respiratoires durant les deux années précédentes. De la même manière ce rapport permet de s'apercevoir que l'on compte comme décédé de la Covid 19 des patients morts d'infarctus ou de toute autre cause. Mais c'est comme si ces études n'existaient pas : on préfère prêter foi à des « faussetés ». « On dirait que le mensonge est tenu pour vrai justement parce qu'il ne se préoccupe pas de cacher sa fausseté ... Vrai est le discours faux qui doit être tenu pour vrai même quand sa non-vérité est démontrée ». Le statut du langage se trouve renversé : il « est confisqué aux êtres humains ... comme lieu de la manifestation de la vérité ». « Il faut que chacun, conclut Agamben) ait le courage de chercher sans compromis le bien le plus précieux : une parole vraie ».

Au cours de la même période, le 27 avril 2020, Giorgio Agamben avait publié un article dans *Le Nouvel Observateur*. Il a une valeur bien au-delà de la seule Italie.

« La peur est mauvaise conseillère, mais elle fait apparaître de nombreux éléments qu'on pouvait faire semblant de ne pas voir. Le premier élément que la vague de panique qui a paralysé notre pays montre avec évidence, c'est que notre société ne croit plus en rien sinon à la vie nue. Il est clair maintenant que les Italiens sont disposés à tout sacrifier ou presque : leurs conditions normales de vie, leurs rapports sociaux, leur travail et jusqu'à leurs amitiés, leurs affections ainsi que leurs convictions religieuses et politiques pour ne pas tomber malade. La vie nue – et la peur de la perdre – n'est pas quelque chose qui unit les hommes, mais qui les aveugle et les sépare ... Les autres êtres humains apparaissent seulement comme des pestiférés (Manzoni recourt au terme *untore*), qu'il faut éviter à tout prix, et qu'il faut tenir à au moins un mètre de distance.

Les morts – nos morts – n'ont pas le droit à des funérailles et on ne sait pas même vraiment ce qu'il advient des cadavres des personnes qui nous sont chères. Nos prochains ont été effacés ... Que peuvent

bien devenir les rapports humains dans un pays qui s'est habitué à vivre de cette manière pour une période dont on ne sait pas très bien combien de temps elle va durer ? Et qu'est donc une société qui ne reconnaît pas d'autre valeur que la survie ? ».

Le deuxième élément inquiétant aux yeux du philosophe est que « *l'état d'exception ... est désormais la condition normale. Il y a eu par le passé des épidémies plus graves, mais personne n'avait jamais imaginé déclarer pour autant un état d'urgence comme celui-ci qui nous interdit tout, et même de nous déplacer* ». Il continue : « *nous vivons dans une société qui a sacrifié la liberté aux supposées « raisons de sécurité » et qui, pour cette raison même, s'est condamnée elle-même à vivre dans un état de peur et d'insécurité pérennes* ».

Les gouvernants ont évoqué la guerre à propos du coronavirus, mais c'est une guerre contre un ennemi invisible qui peut se loger dans le corps de chacun : « *il s'agit en vérité, d'une guerre civile. L'ennemi n'est pas à l'extérieur de nous. Il est à l'intérieur de chacun de nous* ».

Qu'adviendra-t-il après ? « *Tout comme les guerres ont laissé en héritage à la paix une série de technologies néfastes, des fils barbelés aux centrales nucléaires, de la même manière il y a fort à parier que l'on tentera de poursuivre après l'urgence sanitaire les expérimentations que les gouvernements n'avaient pas réussi jusqu'ici à mener à bien : ... partout où c'est possible, faire en sorte que les machines remplacent enfin tout contact – toute contagion – entre les êtres humains* ». (Traduction de Martin Rueff).

« Sous les fables de fin du monde se trouve le soupçon que l'espèce humaine travaille à sa perte », Philippe DAGEN, le Monde



Montage de @lajocondeparle paru dans le magazine *Beaux Arts* de Mai 2020 (BAM 431)

Le journaliste du *Monde*, Philippe DAGEN, s'est amusé à faire un petit recensement des œuvres littéraires, picturales ou cinématographiques consacrées aux pestes, choléras et autres invasions virales ou bactériologiques pour voir l'éclairage qu'elles donnent sur notre société.

En littérature - *Le journal d'une année de peste* de Daniel DEFOE, journal rétrospectif des pestes de Londres et de Marseille, *La Peste* d'Albert CAMUS, roman mais aussi conte philosophique sur une peste sévissant à Oran, *Le hussard sur le toit* de Jean GIONO, roman du *Cycle du hussard* qui narre une épidémie de choléra en Provence, *L'épidémie* d'Octave Mirbeau, satire sur le traitement social et politique d'une épidémie de typhoïde et, enfin, *Le Décaméron* de Boccace, qui nous amène à Florence au temps de la grande peste de 1348.

Dagen y ajoute quelques romans de science-fiction et d'horreur : *Le Fléau* de Stephen KING, histoire d'un virus qui s'échappe d'une base de recherche, *Invasion* de Robin COOK, virus extra-terrestre qui modifie les comportements des humains, ou encore *L'Aveuglement* de José SARAMAGO, surgissement d'une épidémie qui rend les humains aveugles.

La peinture - Philippe Dagen explore ensuite quelques œuvres picturales et fait remarquer, au passage, leur faible nombre. Il cite *La Peste d'Asdod* (1630-1631), de Nicolas POUSSIN, *Le Bonaparte visitant les*

pestiférés de Jaffa (1804), du baron GROS, et l'*Autoportrait pendant la grippe espagnole* (1919) d'Edvard MUNCH. Les romans, s'interroge le journaliste, ne sont-ils pas plus appropriés que la peinture ?

Le cinéma - Le film, par contre, constitue un support privilégié pour les œuvres traitant des épidémies. Les titres sont nombreux : *Le Mystère Andromède* (1971) de Robert WISE, *Frissons* (1975) et *Rage* (1977) de David CRONENBERG, *Cabin Fever* (2002) d'Eli ROTH, *Infection* (2004) de Masayuki OCHIAI, *Contagion* (2011) de Steven SODERBERG, *Pandémie* (2014) de Kim SUNG-SOO ou *World War Z* (inspiré du roman de Max BROOKS et adapté au cinéma par Mark FOSTER en 2013 puis par Julien GOSELIN au théâtre en 2016). A cette liste on peut ajouter les fictions de catastrophes naturelles comme *Le jour d'après* (2004), de Roland EMMERICH, ou *Snowpiercer* (2013), de Bong JOON-HOON-HO.



Tchernobyl, La supplication (d'après le livre de Svetlana Aleksievitch) Joseph MORNET

De quoi cette obsession pour la fin d'un monde ou de l'humanité entière pourrait-elle être un signe de nos sociétés s'interroge en final Philippe Dagen ? A première vue, elle ne semble pas nouvelle : la hantise de semble accompagner l'humanité depuis la nuit des temps. La grande différence entre notre époque et les temps se situe davantage dans le contexte de relation au monde dans laquelle elle se situe. « *Jadis, la fin du monde était nécessairement une décision divine. Désormais, elle est la conséquence de l'activité humaine. La multiplication des histoires de désastres est contemporaine de l'accroissement de la puissance des hommes grâce à une suite continue de révolutions scientifiques et industrielles ... Elle est aussi, mais plus récemment, contemporaine de la prise de conscience des ravages de ce progrès, exploitation des ressources jusqu'à épuisement, changements climatiques. Sous ces fables se trouve le soupçon que l'espèce humaine travaille à sa perte. Elle est elle-même le virus mortel, que romans et films symbolisent en pestes, déluges et morts-vivants. A travers eux, elle se regarde se détruire* ».

Coronavirus et science-fiction

Alain Damasio « *Tout ce qui se fait au nom de la peur est suspect* »

L'arrivée du coronavirus a interrogé directement nos capacités « sciences-fictionnelles » et fourni ainsi l'occasion de nous replonger dans les œuvres de ses spécialistes. Alain DAMASIO est l'un des grands auteurs mondiaux de la science-fiction. Dans son dernier roman *Furtifs* (La Volte, 2019) il nous plonge au milieu du XXI^e siècle, dans une société totalement abandonnée par l'Etat dans les mains des intérêts des seules grandes sociétés. Un père y part à la recherche de sa fille enlevée par les « furtifs », êtres surhumains doués de capacités leur permettant de se mimer en multiples formes de créatures vivantes. Alain Damasio a accepté de répondre aux lecteurs du journal *Le Monde* sur ce que pouvait lui inspirer notre confinement actuel (journal du 31 mars).

-Auriez-vous pu imaginer la période actuelle ?

-J'aurais pu l'imaginer, comme un auteur de SF peut extrapoler sur une catastrophe nucléaire, un réchauffement climatique extrême, une pluie de météores, on peut toujours imaginer. Ce qui est le plus

surprenant, c'est toujours le côté irrationnel, voire absurde du réel. Quand tu anticipes, tu rationalises ton anticipation pour la rendre le plus crédible possible. Tu mets en place des systèmes de règles et de résonances internes à l'univers, des façons logiques pour le pouvoir d'agir. Et le réel surgit, et tu as un Trump, et ça, personne ne peut l'anticiper à ce degré de folie ubuesque, de stupidité aberrante, de cynisme total, d'égoïsme abject. C'est un personnage presque impossible à créer.

Ce que j'aurais pu imaginer facilement, c'est la réaction disciplinaire et contrôlante de l'Etat face à cette pandémie, les drones, le flicage numérique, le tracking, l'aérodynamique de la peur si fortement utilisée. Ces fonctionnements sont classiques et rationnels, ce sont de vieilles ficelles enroulées sur une nouvelle bobine clinquante, un peu techno, un peu moderne. *-Dans « Les Furtifs », le monde est divisé en différentes zones, un système de surveillance de masse permet de vérifier que ceux qui n'y ont pas droit n'aillent pas dans les lieux réservés aux élites. Avec l'application StopCovid, la classification des départements en zones rouges et vertes... on se croit parfois en plein roman !*



Peinture anonyme (culturacollectiva.com)

-Le smartphone était à l'origine un outil d'échange nomade. Il est aussi devenu, malheureusement, un outil de traçage extrêmement précis et continu. Le nombre de façons de biaiser l'utilisation par les pouvoirs et par les gens mal intentionnés de ces applis fait froid dans le dos ... Le zonage disciplinaire revient grâce à ces technologies fluides. Elles autorisent un contrôle à distance et un suivi exhaustif des citoyens avec peu de moyens finalement.

-Le combat des mots et de la communication fait rage en cette période. Quelle importance donner au langage dans les luttes à venir ?

-Marteler « sécurité » tout le temps ferme absolument tout. « *Pour votre confort et votre sécurité* » est la pire expression du monde. Celle qui détruit le plus complètement nos vitalités.

Cette stratégie du confinement reconductible ne peut-elle pas être pensée comme une solution simple d'assignation à résidence généralisée ?

Nous sommes encagés comme des animaux de zoo, avec nourriture et fenêtre sur monde virtuel. C'est un rêve de pouvoir, ce qui se produit. Le rêve d'une assignation totale de chacun à son chez-soi avec le président qui parle tous les quatre jours ! Un monde où les seules personnes qui ont le droit de circuler librement sont les... flics ! Comment ne pas voir ce que ça implique à terme ? Ce que ça potentialise comme excès ?

Quelques liens avec des vidéos :

Pour compléter la rubrique, nous vous joignons trois liens vers des documents intéressants notre actualité.

La première vidéo est un clip commandé par l'Education nationale pour mobiliser autour des violences faites aux enfants. Ils se sont dangereusement accrus avec le confinement. L'accès le plus facile se fait par le journal *L'équipe* car le document a été réalisé avec la participation de nombreux sportifs. <https://www.lequipe.fr/Football/Actualites/Blaise-matuidi-et-benjamin-pavard-se-mobilisent-pour-les-enfants-battus/1130222>



La deuxième constitue l'une des plus belles réussites de reprise de chanson adaptée au temps du confinement. Il s'agit de « Vesoul » de Jacques Brel interprétée par le groupe *Les Goguettes* : un régal ! www.lesgoguettes.fr/vesoul

La troisième vidéo est plus longue : c'est celle de l'interview de l'anthropologue suisse et expert en santé publique, Jean Dominique MICHEL, par une radio genevoise. Le document mérite d'être regardé jusqu'au bout. **Jean-Dominique Michel | "Anatomie d'un désastre" | Avril 2020**

Petit retour sur nos classiques : Madame de Sévigné, Jean de la Fontaine ...

En des circonstances par beaucoup d'aspects similaires à ce que nous vivons, voilà ce que Madame de Sévigné aurait écrit à sa fille, Pauline de Grignan, le 30 avril 1687 :

« Surtout, ma chère enfant, ne venez point à Paris ! Plus personne ne sort de peur de voir ce fléau s'abattre sur nous, il se propage comme un feu de bois sec. Le roi et Mazarin nous confinent tous chez nous. Monsieur Vatel, qui reçoit ses charges de marée, pourvoit à nos repas qu'il nous fait livrer. Cela m'attriste, je me réjouissais d'aller assister aux prochaines représentations d'une pièce de Corneille dont on dit le plus grand bien. Nous nous ennuyons un peu et je ne peux plus vous narrer les dernières intrigues à la Cour, ni les dernières tenues à la mode. Heureusement je vois discrètement ma chère amie, Marie-Madeleine de Lafayette et nous nous régalons des Fables de La Fontaine, dont celle, très à propos, « Les animaux malades de la peste » ! « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ». Je vous envoie deux drôles de masques ; c'est la grand'mode. Tout le monde en porte à Versailles. C'est un joli air de propreté, qui empêche de se contaminer. Je vous embrasse, ma bonne, ainsi que Pauline ».



Costume de médecin pendant la peste

En fait c'est une « fake news » ! C'est un habile pastiche qui a connu son heure de gloire sur le net. Un regard très rapide sur la lettre nous renseigne vite sur sa fausseté. Pauline de Grignan n'est pas la fille

de Madame de Sévigné mais sa petite fille. Mazarin est mort en 1661 et ne pouvait donc avoir décidé un confinement 20 ans plus tard. Enfin on ne trouve aucune trace historique d'épidémie de peste à ce moment-là en France.

Les médecins chasseurs de la peste portaient des masques à long nez : ce n'est pas pour rien !

Cet envoi a entraîné quelques échanges entre deux amis internautes sur ce thème. Il a été très poétiquement conclu par notre ami **Jean Claude ALBERT** :

Dialogue entre amis sur Madame de Sévigné

*Géographe, urbaniste, quelquefois historien,
ou prince des assurances, mais aussi comédien
J'adore vos dialogues en ces temps difficiles
Quand tant d'idées moroses, stupides ou bien futiles
Nourries de détritiques venus des caniveaux
Proposent leur venin à nos brillants cerveaux*

*J'aime votre débat sur ce droit créateur
Visant à s'affranchir, avec marge d'erreur,
De ces dates précises où, nous dit La Fontaine,
Une peste inconnue s'en vint cracher sa haine,
Privant de Sévigné, confinée nuit et jour,
Du plaisir du théâtre, des intrigues de cour.*

*Nous n'en sommes pas là, Dieu merci aujourd'hui.
L'information circule, même si elle n'est que bruit.
Nos gazettes s'emballent : infos à haute dose.
Notre langage mue. Des mots nouveaux s'imposent.
Toutologue ou parfois ultracrépidianisme
Fleurissent dans la bouche d'experts en messianisme.*

*Moi qui rêve parfois d'une journée du vide,
D'une journée sans penser à l'infâme Covid,
Je remercie Pauline, Madame de Lafayette
Pour leurs précieux conseils que j'ai toujours en tête
« Surtout restez chez vous, n'allez pas à Paris ».
Car la vie en province, je crois n'a pas de prix.*

PM (petit message d'espoir) : « Car durant ces fléaux, il y a dans les hommes plus de choses admirables que de choses méprisables » (*La peste*, Albert Camus, 1947).

Petit quizz : de qui et de quelle œuvre sont extraits ces deux phrases devenues proverbiales ?

-« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés »

-« Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ».

De la fable évoquée par la pseudo-Madame de Sévigné, bien sûr. La fable a été rédigée en 1678. Peut-être avait-elle été inspirée par la très dure épidémie que la France avait traversée entre 1629 et 1631 : Jean de la Fontaine avait alors 8-10 ans.



La fable commence ainsi : « *Un mal qui répand la terreur, mal que le Ciel en sa fureur inventa pour punir les crimes de la terre* ». Elle reprend ainsi l'idée ancienne que tous les maux ou catastrophes qui atteignent l'homme sont dus à ses péchés. Le réflexe premier est alors de désigner un coupable (un *untore* dirait Agamben) dont le sacrifice guérirait tout le monde. « *Je crois que le Ciel a permis pour nos péchés cette infortune, que le plus coupable de nous se sacrifie aux traits du céleste courroux, peut-être il obtiendra la guérison commune* ». Les animaux défilent devant le roi pour avouer leurs crimes : le loup qui a dévoré « *force moutons ... et même quelquefois le berger* », puis le renard, le tigre, l'ours « *et autres puissances* ». Arrive enfin l'âne qui s'accuse d'avoir une fois brouté l'herbe d'un pré de moines : « *à ces mots on cria haro sur le baudet ... manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable ! Rien que la mort n'était capable d'expier son forfait* ». Et c'est ainsi qu'il fut sacrifié pour la santé de tous. (Jean de La Fontaine, *Les Fables* - Recueil II, livre VII)

La Lettre de Sursaut :

Rédacteur : Joseph MORNET

Cette « Lettre » doit être l'affaire de tous. Vous pouvez transmettre vos courriers et articles à notre rédaction en les adressant à Joseph Mornet : joseph.mornet6@orange.fr

Les documents de « MONTPELLIER 2020 » sont consultables sur son site www.montpellier-2020.fr

BULLETIN D'ADHESION

Monsieur, Madame ou raison sociale :

Profession ou statut social :

Habitant :

Ville :

Mail :

Code postal :

Téléphone :

s'acquitte de la somme de 25 € au titre de l'année 2020 payable par chèque à l'ordre de « association Montpellier 2020 » à adresser à : Éric PEREZ, Campagne Michel, 76 rue des Cétoines, 34090 Montpellier

Fait à :

le

Signature